

Croire. Depuis cinquante ans, la Délégation catholique pour la coopération envoie des volontaires français dans les pays en développement. Reportage au Togo.

Le choc spirituel des volontaires français au Togo

Lomé, Sokodé, Kpalimé (Togo)
De notre envoyé spécial

Dans la fraîcheur relative du début du jour, une vingtaine de personnes chantent un psaume dans la chapelle aux murs blancs. Les fenêtres grandes ouvertes laissent passer un peu d'air, et les premiers rayons de soleil tombent, sur les blouses blanches du personnel de l'hôpital. Un petit garçon de 4 ou 5 ans, dont un sparadrap sur la main laisse deviner la trace d'une perfusion récente, s'est glissé dans l'assemblée.

Il est 7 heures du matin à Sokodé, deuxième ville du Togo, en plein centre du pays, à cinq heures de route de la capitale, Lomé. Comme tous les matins, le personnel du centre médical « La Source » se réunit pour prier, alors que patientent déjà une quarantaine de personnes dans la cour, attendant d'être reçues par les médecins.

Parmi eux, Charles Pardessus, un Français de 29 ans. Le jeune homme est arrivé d'Angers en septembre 2016, pour un volontariat de deux ans, avec la Délégation catholique pour la coopération (DCC). Sa première expérience de l'Afrique subsaharienne. Marqué par l'invitation du pape François de se rendre aux « périphéries existentielles », le jeune homme a quitté le confort citadin de son appartement de centre-ville pour la chaleur togolaise. Dans le centre médical où il travaille, tenu par « Le Puits de Jacob », une communauté charismatique alsacienne,



Charles Pardessus, 29 ans, volontaire au centre médical « La Source » de Sokodé. Loup Besmond

le jeune homme reçoit une quinzaine de patients par jour, dans son bureau où trônent quelques instruments médicaux, le Vidal et un ordinateur portable décoré d'autocollants aux couleurs des Scouts unitaires de France.

« Ici, ce qui me frappe le plus, c'est la propension des Togolais à rendre grâce à Dieu », explique-t-il. Au début, je trouvais cela un peu ridicule, mais en fait, ce n'est pas le cas. Remercier Dieu parce que l'on est en bonne santé ou que l'on est arrivé à bon port après un long



voyage est même plutôt évident. » Depuis qu'il habite le Togo, le jeune médecin prie souvent en commençant ses consultations. « Je demande à Dieu de m'inspirer l'attitude juste. »

Ce « choc spirituel », s'ajoutant au traditionnel choc culturel, Charles n'est pas le seul à le ressentir. Pour l'immense majorité des volontaires partis en mission avec la DCC, quel que soit le pays, le constat est le même : durant les quelques mois passés sur place, ils voient évoluer les manières de

croire, mais aussi leur image de l'Église.

C'est le cas de Marie Tandonnet, infirmière de 25 ans, rentrée du Togo début avril après dix-sept mois de présence sur place. « La foi y est un peu autoritaire », avance-t-elle, en citant l'examen imposé aux enfants pour faire leur première communion. À ce trouble lié à la perception de l'Église s'est ajoutée une éprouvante traversée du désert. « La solitude arrive sans prévenir. Vers le cinquième mois, se souvient Marie. C'est dur. Tout à coup, mes défauts se sont mis à me sauter au visage, et personne n'était là pour me rappeler mes qualités. » Une période d'entre-deux durant laquelle la famille est loin et les amitiés locales pas encore solides. Marie a pris attache avec la chorale de la paroisse voisine. Une manière de « mettre un pied dans la culture ». « Au bout de quelques mois, je dansais en chantant, comme les autres choristes ! »

« J'essaie de veiller à ce que chacun trouve un lieu où il puisse se sentir en confiance, dire ce qui le choque et trouver du réconfort s'il en a besoin », explique précisément Sœur Lucie Amana, chargée de mission de la DCC pour le Togo. « L'une d'entre elles m'a dit une fois : "J'ai trouvé une maman." » Une référence à l'expression togolaise pour qualifier une confidente plus âgée que soi. Depuis 2015, elle a ainsi suivi de près la trentaine de volontaires passés dans le pays. « Pour tous, il y a une évolution spirituelle et humaine », analyse la religieuse. ●●●

« Je ne dis pas que cela va marcher pour moi, mais eux, ils ont l'air heureux et épanouis en vivant leur foi ainsi ». »

Côme Soutry, 24 ans, volontaire d'une ONG d'aide aux agriculteurs

●●● Côme Soutry, 24 ans, s'est quant à lui appuyé sur son voisin, Isaac. Débarqué à Kpalimé, à 120 km au nord de Lomé, ce jeune statisticien travaille depuis février dans une ONG d'aide aux agriculteurs. « J'avais un peu peur de ce que j'allais faire de mes temps libres », raconte-t-il. Lui, parti pour « vivre (ses) valeurs », se retrouve un soir à discuter avec son voisin de palier, dont la terrasse jouxte la sienne.

Très rapidement, l'ami togolais devient celui à qui Côme livre chaque soir ses découvertes quotidiennes. En échange, Isaac lui apprend l'éwé – le dialecte parlé dans cette région du Togo – et... lui parle de son Dieu. Ces dernières années, le Français, qui a

grandi dans une famille très engagée auprès des Sociétés des missions africaines de Lyon, s'était mis peu à peu à l'écart de la pratique. Aussi, quand il a vu son ami togolais lui annoncer qu'il irait prier entre 13 heures et 4 heures de matin dans le temple évangélique voisin, il a ouvert grand les yeux.

Côme ira, au moins « par curiosité », à la messe catholique de la paroisse voisine. « Si je n'y vais pas, j'ai le sentiment que je vais rater quelque chose de ce qui se vit ici. Je ne dis pas que cela va marcher pour moi, mais eux, ils ont l'air heureux et épanouis en vivant leur foi ainsi », pressent-il.

C'est cette même curiosité qui a animé Jérôme Chaumard, 25 ans, lorsqu'elle a suivi ses col-

lègues à la messe ou au culte. La jeune femme a rejoint en avril 2015 à Lomé une association de défense des droits de l'homme, Solidarité et action pour le développement

Les références constantes à Dieu constituent l'un des traits qui interpellent le plus les volontaires français.

légue. Lorsqu'elle est arrivée dans la capitale togolaise, la jeune femme a beaucoup intrigué ceux qu'elle rencontrait pour la pre-

mière fois : et pour cause, elle est non croyante. « Cela les a choqués, ils m'ont posé beaucoup de questions. Moi, j'ai été désarçonnée par ces réactions. » Mais quelques mois plus tard, elle accepte de suivre certains d'entre eux aux offices dominicaux. « Il m'a semblé normal d'y aller, pour leur montrer que je n'étais pas fermée, et pour m'intéresser », dit-elle en souriant.

Les références constantes à Dieu constituent l'un des traits qui interpellent le plus les volontaires français. « Depuis que je suis ici, je me confie davantage à Dieu, admet Marie, l'infirmière de Sokodé. J'arrive à le mettre au cœur de mon travail, à le rendre plus proche de moi. »

Loup Besmond de Senneville

repères

Partir comme volontaire

Voici une sélection non exhaustive d'associations et ONG catholiques. Toutes les associations, catholiques ou non, proposant des volontariats sont disponibles sur le site france-volontaires.org

La DCC. Fondée en 1967, la Délégation catholique pour la coopération (DCC) est le service du volontariat international de l'Église en France. Elle est présente dans plus de 50 pays et accompagne chaque année plus de 500 volontaires, qui agissent dans tous les domaines professionnels. Site : ladcc.org

Fidesco. Liée à la communauté de l'Emmanuel, Fidesco a été créée en 1981 à la demande d'évêques africains. Ainsi 170 volontaires sont répartis dans 28 pays pour des missions de deux ans. Site : fidesco.fr

Service de coopération au développement (SCD). SCD, le plus ancien organisme français de volontariat, est né de la fusion de Service et développement, initié par les Œuvres pontificales missionnaires (OPM) en 1959, et d'Entraide pour le développement intégral, lancée par la Congrégation du Sacré-Cœur en 1963. Il envoie 300 volontaires présents dans plus de 60 pays du Sud. Site : scd.asso.fr

Inigo. Le Service jésuite du volontariat international propose de vivre une expérience de volontariat international d'une durée de 4 à 24 mois en Afrique, Amérique latine et Asie. Site : inigo-volontariat.com

Les Missions étrangères de Paris (MEP). Elles proposent des volontariats en Asie et dans l'océan Indien, pour une période de 3 mois à 2 ans. Site : volontariat.mepasie.org

« Partir en volontariat, c'est comme faire un pèlerinage »

François Fayol

Président de la Délégation catholique pour la coopération (DCC), diacre

Pour le président de la DCC, les volontaires font nécessairement « l'expérience du désert ».

Comment définiriez-vous le volontariat d'un point de vue spirituel ?

François Fayol : Le plus souvent, on ne part pas d'abord pour des motifs spirituels, mais parce que l'on a envie de servir un projet sur la base de ses compétences professionnelles. Pourtant, partir en volontariat, c'est en quelque sorte accepter de faire un pèlerinage. On quitte ainsi sa maison et sa famille et l'on va, comme Abraham, vers le pays que Dieu nous donne. De même, celui qui s'apprête à être volontaire pour un an

ou deux va s'installer dans le pays qui lui est attribué, souvent sans l'avoir choisi.

Il s'agit donc d'une rupture voulue et assumée. Ce décentrement complet, qui passe par la perte de son confort et de ses habitudes, y compris professionnelles, est toujours propice aux expériences spirituelles. Par exemple, lorsqu'une infirmière quitte un hôpital parisien pour venir travailler ici, dans un orphelinat, au Togo, elle découvre un milieu médical et des façons de faire radicalement différentes de ce qu'elle connaissait en France.

Beaucoup font part d'un fort sentiment de solitude au bout de quelques mois. En quoi cette solitude prend-elle place dans une expérience spirituelle ?

F. F. : La solitude est l'expérience du retour au désert. Les volontaires la ressentent à un moment ou à un autre. Ce sentiment survient même lorsqu'ils sont bien accueillis. Le monde

professionnel qu'ils rejoignent est parfois tellement éloigné de leurs pratiques qu'il peut paraître hostile. Et à un moment donné, la famille et les amis manquent.

Mais cette expérience, qui est comparable à celle de la mise à l'écart, à la retraite, est nécessaire pour mieux se détacher de soi-même. Cette solitude est ce qui me permet de me désencombrer, de me trouver au fond de moi. Ce n'est qu'en faisant ce travail que je peux commencer à envisager différemment les termes de ma présence dans ce pays étranger. À la DCC, nos chargés de mission sont attentifs à cette situation.

Mais au-delà de cela, les volontaires dépassent cette solitude lorsqu'ils parviennent à trouver des points d'appui sur place. Tel collègue peut ainsi devenir un ami, une communauté religieuse, une aumônerie ou une paroisse peut constituer un nouveau repère. Par ailleurs, pour dépasser les différences, il est aussi nécessaire de les accepter.

Comment se préparer au choc du retour ? Les volontaires retrouvent souvent des communautés vieillissantes et des églises moins pleines que dans leur pays d'accueil.

F. F. : Tous les volontaires passent par une phase de transition, qui commence deux ou trois mois avant leur retour en France, par la préparation concrète de leur voyage, ainsi que par la réflexion sur leur avenir professionnel. Une fois revenus en France, nous leur proposons de participer à une retraite spirituelle, afin de relire leur expérience. Qu'est-ce que mon séjour à l'étranger a fait bouger en moi ? Que vais-je faire de ma vie ? Ce temps à l'étranger permet aussi souvent de se poser la question de la vocation : cela peut être devenir prêtre, religieux ou religieuse, mais aussi fonder une famille. En bref : quel est le projet de Dieu pour moi ? Je crois que le volontariat aide à y répondre. Recueilli par Loup Besmond de Senneville (à Lomé)